

Février 1938

n° 1

le numéro : 2 fr.

REVISION

REVUE D'ÉTUDES REVOLUTIONNAIRES

SOMMAIRE

MANIFESTE.

**Honnêteté et lucidité sont des forces
révolutionnaires**

par Luc DAURAT.

Anarchistes de gouvernement

par RIDEL.

Mouvements de Jeunesse

par F. JUMIN.

Les tendances actuelles de la Jeunesse

par NICOLAS.

LE MOUVEMENT SOCIAL.

REVISION

REVUE D'ETUDES REVOLUTIONNAIRES

Paraissant 10 fois par an

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE - ALGERIE - COLONIES		EXTERIEUR	
Six Numéros	10 francs	Six Numéros	13 francs
Douze Numéros	18 francs	Douze Numéros	24 francs

Adresser la correspondance concernant la Rédaction et l'Administration à : L. FEUILLADE, 70, rue Nollet, Paris-17^e.
Compte chèque postal Paris-218923

AIDEZ-NOUS

1. Versez-nous une cotisation mensuelle de soutien (10, 20, 50, 100 francs). Vous serez remboursés par un nombre correspondant de numéros. Vous deviendrez les coopérateurs de cette revue.
2. Abonnez-vous. Faites-nous des abonnés.
3. Remboursez-nous en timbres-poste, mandats, etc. le ou les spécimens qui vous seront adressés pour essai.

ECRIVEZ-NOUS !

NOTE DE LA REDACTION

REVISION tend à permettre aux jeunes révolutionnaires d'exprimer leur opinion sur les événements sociaux actuels, de formuler les résultats de leurs recherches sur certains phénomènes jusqu'à présent négligés, d'analyser des situations nouvelles -- en un mot de prospector les domaines de la science révolutionnaire mal connus ou considérés tabous par les pontifes officiels.

Ce sont là des tâches lourdes.

Nos forces, nos moyens, nos connaissances sont modestes. A l'occasion, les résultats de nos efforts pourront paraître réduits par rapport à nos ambitions. Mais cela nous paraît préférable à un conformisme tranquille, stérile et faux.

Par ailleurs, chaque fois que la nécessité s'en fera sentir, nous nous adresserons aux militants révolutionnaires à qui l'expérience, ou l'étude, a permis de fouiller une question déterminée avec honnêteté et objectivité. De même, des essais, venant d'hommes liés aux mouvements réactionnaires, seront publiés quand ces essais jetteront quelques lueurs sur des problèmes qui nous inquiètent.

Tout ce matériel, toute cette documentation seront utiles à notre entreprise, mais ne nous lieront pas.

Nous ne nous refusons pas d'aller à l'école, mais nous refusons de nous contenter de l'enseignement officiel.

Manifeste

Notre Revue correspond à une nécessité.

Il n'existe pas en France de Revue de jeunes indépendante, internationale, consacrée à des études révolutionnaires.

Les organes de la plupart des mouvements de jeunes sont sous la tutelle des partis adultes et subissent le conformisme doctrinal et tactique de ceux-ci.

Cependant, dans tous les partis socialistes, ouvriers, révolutionnaires, nombreux sont les jeunes qui cherchent à échapper aux systèmes périmés de leurs anciens, à la discipline bureaucratique de leurs aînés.

De même, à l'intérieur ou en marge des tendances officielles, des révolutionnaires sincères et honnêtes rejettent les credos et les catéchismes vieillis pour rechercher une interprétation des faits et une méthode d'action qui tiendraient compte des facteurs nouveaux que les événements de notre siècle ont révélés et dont ils subissent l'influence.

De plus en plus, les différentes écoles socialistes paraissent répondre insuffisamment aux problèmes actuels. Chaque fraction du mouvement socialiste présente un système plus ou moins cohérent, mais que la réalité démolit partiellement ou totalement au fur et à mesure que les événements les éprouvent.

Réformisme, bolchévisme, syndicalisme, anarchisme, sont des doctrines dont les dogmes ne sont plus entiers pour aucun militant. Il est temps de reviser l'ensemble de nos conceptions socialistes et révolutionnaires par une étude fraîche de la réalité d'hier et d'aujourd'hui.

Notre but est de voir REVISION devenir un centre de ralliement, un point de contact possible entre tous ceux qui, sous des étiquettes différentes, pensent et luttent dans une même direction : un socialisme libre et humain, un socialisme libertaire. Nous entendons par libertaires tous les révolutionnaires qui se refusent à négliger le côté humain du socialisme et qui ne conçoivent la lutte sociale et la société nouvelle que sur les bases d'une démocratie véritable.

Notre Revue sera indépendante du contrôle de toute organisation, comité ou parti. Nous pourrions donc critiquer ouvertement la politique incertaine et lâche des dirigeants de la II^e Internationale ;

La politique de trahison de la III^e qui aboutit en U.R.S.S. à la dictature stalinienne et à des partis communistes qui ne représentent, malgré leurs bases ouvrières et par le manque de démocratie intérieure, que des ambassades et des succursales de l'impérialisme soviétique ;

Le doctrinalisme hypercritique et stérile des diverses oppositions communistes ;

L'opportunisme et le purisme qu'on trouve étroitement associés dans certaines tendances anarchistes.

Mais nous ne ferons pas seulement un travail de critique. Nous voulons aborder d'une façon précise et concrète les multiples problèmes posés

par l'insurrection et l'organisation révolutionnaires. Nous essaierons de rechercher les solutions libertaires à la révolution en rapport avec la situation politique et sociale d'un avenir proche, dans le cadre des forces réelles existantes.

La Revue donc ne sera pas d'actualité, dans ce sens qu'elle évitera de suivre point par point les événements du jour. Au contraire, nous voulons donner une série de tableaux synthétiques de la situation politique, économique et sociale dans les différents pays : en Espagne, riche d'expériences, en Russie où est née et se développe une classe exploitée nouvelle ; en Allemagne et en Italie où le capitalisme se survit en modifiant sa structure ; en France, où nous nous attacherons à étudier les problèmes particuliers que pourra soulever une révolution dans ce pays, et les problèmes d'une actualité brûlante tels que celui de la question coloniale.

Ce travail ne peut s'accomplir que grâce à des équipes de jeunes qui se refusent à trainer les préjugés des époques lointaines, qui repoussent les solutions métaphysiques ou morales données aux problèmes sociaux et veulent se placer uniquement sur un plan scientifique et humanitaire.

Nous voudrions donc faire le moins possible appel à la collaboration des « militants officieux » des organisations que le patriotisme de parti rend trop souvent incapables de donner des études objectives des problèmes. Nous ne voulons pas nier leur compétence, mais nous pensons nous dégager ainsi de quantité de dogmes et de principes auxquels chacun se raccroche, bien que les faits les contredisent chaque jour. Les jeunes auront donc ainsi la possibilité de faire entendre leur voix. Mais il va sans dire que les militants pour qui les expériences d'après-guerre ne sont pas restées lettre morte auront place dans cette Revue.

Nous ne justifierons que plus tard le caractère d'Internationale que nous voulons donner à la Revue, au fur et à mesure que nous pourrons nous mettre en relations avec d'autres groupements ou noyaux que l'expérience a placés dans le même état d'esprit que nous, à qui elle a imposé les mêmes inquiétudes, qu'elle a poussés à des recherches identiques, et dont l'existence se manifeste au sein de différents courants d'extrême-gauche. Ces relations sont d'autant plus nécessaires que les militants restent le plus souvent ignorants des mouvements et recherches dans le monde, ignorants de la complexité des problèmes.

Nous espérons enfin qu'au travers de ces documents rassemblés, de ces analyses d'expériences multiples, à la suite de ces études faites en collaboration, dans un libre esprit de discussion et de recherche de la vérité, un courant révolutionnaire libéré des boulets de la tradition et de l'uniforme des conformismes pourra surgir. Nous faisons appel à tous les jeunes, combattifs et clairvoyants, pour nous aider dans notre tâche.

Ont signé :

Marie-Louise BERNERI, des Etudiants Libertaires ; Suzanne BROIDO, des Etudiants Libertaires ; Luc DAURAT, de la Jeunesse Anarchiste Communiste ; René DUMONT, de l'Union Anarchiste ; Greta JUMIN, ex-membre des Jeunesses Communistes ; MARESTER, de la Jeunesse Anarchiste Communiste ; Jean MEIER, de la Fédération Autonome des Jeunesses Socialistes ; Jean RABAUD, des Etudiants Socialistes ; Charles RIDEL, de la Jeunesse Anarchiste Communiste ; SEJOURNE, exclu des J.E.U.N.E.S.

Honnêteté et lucidité sont des forces révolutionnaires

Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes !
L'INTERNATIONALE.

Il ne faut pas te laisser donner un droit que tu es capable de conquérir.
NIETZSCHE.

« Entre la simple promenade menaçante et l'émeute, pourrait prendre place la grève générale politique, qui serait susceptible d'un très grand nombre de variétés... » (Sorel : *Réflexions sur la violence*). Dans les chapitres suivants, Sorel fait de cette tactique une anticipation hardie pour le cas où il existerait des « fédérations ouvrières riches, bien centralisées et capables d'imposer à leurs membres une sévère discipline », et qui pourraient s'ébranler sur « un mot d'ordre lancé par le parti », et s'arrêter dès que celui-ci aurait « signé un pacte avec le gouvernement ».

Sorel appelle *politique* ce système de grève qui échappe au contrôle ouvrier, et il lui oppose la grève *prolétarienne* envisagée, non comme une escarmouche dans une opposition politique, mais comme « une bataille napoléonienne qui écrase définitivement l'adversaire ».

L'anticipation hardie de 1906 — où le syndicalisme avait la main longue et la dent dure — est devenue en 1937, une réalité banale. Les fédérations bien centralisées existent, et leurs membres sont disciplinés. Nul n'oserait plus se prononcer sur le caractère d'une grève à partir de ces deux conceptions envisageant, l'une le prolétariat comme une armée consciente formée à la lutte en vertu d'un fatalisme économique et d'une préparation tenace, et l'autre comme une bombe d'essai ou un pion de l'échiquier parlementaire. L'intellectualité superficielle d'un socialisme « scientifique » fabriqué à peu de frais écarte *a priori* les solutions catastrophiques de la révolution. Nous traînons tous plus ou moins ce bagage de fausse science qui nous fait penser, non plus en soldats de la guerre sociale, mais en techniciens de la révolution.

Les partis se réclamant du marxisme ont su prendre parfois une allure extra-parlementaire, héritage du bolchevisme héroïque, et s'imposer au syndicalisme d'action directe en confondant avec lui certains de leurs caractères. L'allure exclusive, brutale, épique, se survit même à travers des retours au parlementarisme, dans le P. C. par exemple.

D'autre part, le syndicalisme, après la faillite de 1914, est rentré dans la vie publique par la petite porte des cabinets ministériels. Sa honte de paraître impropre à toutes les besognes assumées par les maîtres, lui a fait négliger l'amour de la lutte pour l'intelligence gratuite et la jonglerie des systèmes. Il se ravale ainsi au niveau des partis qui prétendent lutter d'égal à égal avec les bourgeois à la tribune du Parlement.

Toutefois, le prolétariat, dans son ensemble, a conservé une lucidité supérieure, tout intuitive et chaotique, qui envisage la lutte de classe comme une bataille rangée, systématisée, sans merci, et non comme un assaut de beaux esprits. Sa désaffection du syndicalisme met celui-ci à la discrétion du parti qui, le dernier dans la mêlée, a voulu voir la lutte sociale comme autre chose qu'une finasserie engagée par les Mes-

sieurs de la bourgeoisie. Conserver ce cachet d'implacabilité dans la lutte est la suprême habileté des partis, qu'ils croient ou non à la catastrophe finale du régime. C'est, en France, l'atout maître du P. C.

Le syndicalisme de la réunification est marqué du signe de l'incroyance dans les solutions héroïques de la révolution. Par conséquent, il redoute les grèves sans retenue politique, ces pas vers la révolution qui faussent le jeu et qui bouleversent la technique. Il écarte la grève générale prolétarienne pour des escarmouches syndicales d'allures revendicatives. Il substitue à l'armée en marche du prolétariat les bataillons bien alignés, les fédérations bien centralisées, auxquels le Parti psychologue commandera de ces marches et de ces arrêts brusqués dont la grève des services publics nous a donné un exemple réussi.

Ceux qui font l'Histoire

Tout parti vise à prendre en politique une position avantageuse, et le premier avantage, dans un pays de haute évolution comme la France, paraît être la conquête du Parlement. Le P. C., dernier venu à cette conception, dépasse maintenant de loin les autres partis pour la prise du pouvoir par addition des mandats électoraux. Surmontant la dépréciation parlementaire, il est parvenu à rendre, à une part importante du prolétariat, la mystique parlementaire en y accolant la lutte ouvrière directe. La manière dont les ouvriers communistes ont pris le mot d'ordre de la main tendue prouve combien l'idée de la conquête des masses par la propagation des méthodes démocratiques est encore vivante dans le prolétariat français. On ne peut nier sans mauvaise foi que le P. C. marche de victoire en victoire en utilisant les procédés les plus ravalés de la démocratie libérale. Non seulement il a pris sa place au parlement, mais il a renforcé sa masse de combat et reconquis la rue. Un secteur important du prolétariat s'est placé délibérément sous le drapeau de la « combine » bolcheviste, niant ainsi le caractère exclusif de la classe des producteurs et de ses capacités politiques. La mystique de la révolution catastrophique reste la grande loi de la psychologie prolétarienne, mais il est admis qu'il ne saurait être qu'un élément du jeu complexe de la politique.

Il n'est certes plus question de soumettre la complexité du monde moderne au critère du syndicalisme de 1905. Toutefois, la dualité reste entière entre ces deux formes de manifestation ouvrière : la grève politique, escarmouche à maquillage revendicatif, et la grève prolétarienne, conçue avec lucidité et sang-froid, comme une bataille rangée entre deux classes qui élargissent consciemment le fossé où basculera tôt ou tard le plus faible.

Dans toutes ses manifestations le syndicalisme de la réunification est marqué par la confusion que les chefs du prolétariat entretiennent entre ces deux types de grèves. Juin 1936 est l'exemple de cette confusion. La plupart des grèves de juin furent lancées spontanément, la cessation du travail étant pour les producteurs une démonstration gratuite de leur force et la discipline syndicale n'intervenant qu'après de nombreux jours d'occupation. Cette discipline devait se traduire par la cessation des grèves, c'est-à-dire par l'introduction d'un mot d'ordre politique sous forme de pacte conclu avec le gouvernement. L'intention bien arrêtée des créatures communistes était d'ailleurs de rompre cette trêve pour d'autres besoins tactiques. La grève des services publics est la deuxième phase de cette confusion.

Pour des motifs qu'il est inutile d'analyser, le P. C. a besoin d'une démonstration. Le meeting et la balade dominicale ne suffisent plus. Il

faut que cette démonstration soit un spectacle propre à frapper l'esprit de l'adversaire politique. Le Parti est en conflit, par exemple, avec le Conseil municipal de Paris, assemblée réactionnaire, qui lui tient la dragée haute et qui, seule des assemblées populaires, n'hésite pas à le dénoncer par voie de presse et d'affiches et à prendre officiellement parti pour les minorités agissantes de l'adversaire. Remarquons en passant que cette assemblée est meilleur patron que l'Etat, les travailleurs municipaux ne devant une réduction de leurs traitements qu'à un ordre émanant d'un ministère soutenu par le P. C., et que l'intérêt porté par les politiciens communistes aux fonctionnaires de l'Etat (où il faut maintenir la paix sociale) n'est pas le même que celui qu'ils portent aux fonctionnaires de la Ville de Paris (où il faut prendre, coûte que coûte, une position politique avantageuse).

L'automatisme de la grève est une preuve suffisante de sa préparation minutieuse dans des cadres extra-syndicaux, c'est-à-dire dans le parti communiste. La grève est déclenchée après la dernière édition de presse, et le travail repris de même. Le prétexte de la grève n'est juste qu'à travers l'interprétation que lui donnent les ouvriers : la prétendue réduction de traitement n'est, en somme, que la suppression d'un avantage dénoncé par le Ministère des Finances. Enfin, le travail reprend sans avantage précis.

Représentons-nous le travailleur municipal, syndiqué moyen. L'enthousiasme de juin 1936 le porte au mouvement syndical. Il est lésé dans ses intérêts, occupant une fonction dont la discontinuité est une déclaration de la guerre sociale, alors que le Parti n'en veut pas. On l'enferme sciemment dans les cadres de la légalité bourgeoise. On lui donne l'exemple navrant des fonctionnaires de l'Etat allant mendier à la Chambre le pain de la paix sociale. On en fait un paralysé politique. La forte et tenace haine de classe, qui ne demande qu'à s'exprimer, se mue en une guérilla de combines. Les syndicats réformistes ne sont pas toujours ceux où la conscience de classe soit la moins claire. Ce sont ceux qui, par la fonction de leurs membres, ont une place de première importance dans le système nerveux de la production capitaliste. Immobiliser de tels rouages de la machine sociale, c'est fausser le jeu de l'opposition socialiste dans les ministères et les assemblées populaires. Il faut de graves circonstances pour animer ces syndicats, et dans la lutte, l'intérêt des travailleurs ne peut être qu'un élément circonstanciel, la tactique du Parti restant l'intérêt supérieur.

Le travailleur syndiqué a deux motifs de combat : 1° assurer sa matérielle, et pour cela augmenter la productivité de son travail, et en réduire l'intensité ; 2° pousser la société bourgeoise à la catastrophe finale. Cette conception est pour lui la forme scientifique du progrès social. Hormis cela, le socialisme n'est qu'agiotages de politiciens.

Cette conception est extrêmement simple, mais forte, dans le prolétariat, et soumise dans son esprit à une hiérarchie de valeurs.

Le responsable de parti vise aux mêmes buts, mais sa hiérarchie de valeurs peut être inversée. Il ne fait pas de doute que les ouvriers furent, en juin 1936, à l'échelle de la révolution, et les partis à l'échelle de la revendication limitée. Le P. C. prônait le chambardement général à l'époque où la revendication substantielle semblait même une hypothèse lointaine. Le Parti peut être à contretemps du prolétariat et s'introduire comme un corps étranger dans les rouages de la révolution. La grève des services publics, grève à l'automatisme impressionnant, est en fait une manifestation dirigée politiquement sous un prétexte revendicatif, et, comme telle, contraire à l'intérêt général du mouvement ouvrier.

Cette grève, enfin, pouvait-elle être évitée ou freinée ? Il faut répondre non. L'attitude du *Populaire* en cette circonstance et l'accueil que lui réserva le milieu ouvrier est la preuve qu'une telle grève ne pouvait être ni arrêtée, ni freinée. Nier l'intérêt d'une grève au moment où les ouvriers la font, c'est prendre à contre-courant la psychologie du prolétariat qui voit l'action en elle-même et non les combines qui la déterminent. Le *Populaire* se lamente « sur la population ouvrière, privée de métro et d'autobus » et « l'arrêt du travail dans le gaz et l'électricité comme dans l'enlèvement des ordures ménagères ». Le plumitif socialiste qui écrit cela ne nie pas seulement la valeur de l'action en soit, il méconnaît encore le rôle spectaculaire de la grève dans une agglomération policiée où l'immobilisation des services publics est la préfigure de la catastrophe finale, l'avant-goût de la défaite bourgeoise, l'image de la puissance du prolétaire, le moteur de son orgueil de classe, la démonstration qu'il est le maître puisqu'il peut détruire ce qu'il a créé.

Il est inutile de polémiquer avec ces gens-là. La révolution leur passerait sur le ventre qu'ils ne sauraient pas ce que c'est.

Cette grève ne pouvait être ni arrêtée, ni freinée. Elle devait être orientée dans le sens d'une transformation de grève politique en grève prolétarienne. Elle ne devait pas seulement déterminer une réaction platonique des beaux joueurs de l'opposition syndicale. Il fallait savoir ne pas accepter le jeu et retourner l'échiquier.

L'armée républicaine ou la joie et la fierté d'être briseur de grève

Le parti communiste n'est pas invulnérable. Nul ne l'est. Mais il faudrait avoir le courage dans les milieux syndicaux de ne plus prendre les créatures staliniennes pour des adversaires loyaux. Avant de contrecarrer les plans, il faudrait démasquer les hommes. Il faudrait n'être soi-même la créature de personne. Il faudrait savoir qu'on ne peut pas faire à la fois la pantomime bourgeoise et la révolution constructive. Il faudrait savoir passer droit devant les têtes pensantes de la diplomatie confédérale. Il faudrait n'avoir jamais razié soi-même des majorités malpropres pour parler des colonisateurs. Il faudrait être lucide et honnête, et c'est beaucoup.

Encore une fois, le syndicalisme d'action directe n'est ni un critère ni un modèle. Il ne s'agit pas d'annoncer à tous propos l'évangile d'action directe qui portait en soi la tare principale des solutions absolues. Mais il fut le grand fabricant d'énergies morales et d'hommes qui disaient ce qu'ils pensaient et qui faisaient ce qu'ils disaient. Il est le créateur de la morale de classe et du héros moyen, à l'opposé du politicien, héros de foire et modèle pour statues. Voilà ce qui reste pour tous du syndicalisme d'action directe. Il n'ignorait pas que tout est morale dans le monde ouvrier.

Notre époque souffre d'une technique sans morale. Nous nous refusons d'autre part à une morale sans technique qui n'est qu'une acrobatie d'intellectuel. Le socialisme est précisément la conjonction de ces deux forces : le socialisme c'est la technique, plus la morale.

Le problème de l'armée, sous ce double aspect a toujours hanté les cerveaux socialistes. Tout prolétaire fait à la caserne une objection de conscience larvée. Cette position fut jusqu'à ce jour son minimum de moralité socialiste. Pour le syndicaliste de 1906, il n'était pas question de « républicaniser » l'armée française et le soldat avait le devoir d'être un homme.

Le parti communiste a changé tout cela. Dans la mesure où ils sont

fidèles au parti, cinq cent mille jeunes prolétaires ont le devoir d'être dans l'armée bourgeoise les sirènes racoleuses d'un quarteron d'adjudants républicains. Les hommes ne se classent plus par rapport à leur rôle dans la production : l'ouvrier au sommet et l'armée au plus bas échelon. Ils prennent leur place humaine conformément aux besoins diplomatiques du parti. Il ne s'agit plus de neutraliser l'officier, mais de lui montrer quelle place avantageuse il occupera dans la future hiérarchie révolutionnaire.

Les réformistes, planistes et francs-maçons qui représentent à la C.G.T. le pur esprit syndicaliste ont oublié de dire leur opinion sur la grève des transports que sabotent de jeunes soldats, syndicalistes eux aussi, et qui n'attendent probablement qu'un mot pour en rabattre de l'honneur d'être soldats français.

Le mot ne viendra pas. Il faudrait être autre chose que réformiste, planiste ou franc-maçon. Il faudrait aimer le courage et la dignité prolétarienne pour flétrir dans le soldat républicain l'actuel briseur de grève et le futur assassin d'ouvriers.

Il faudrait absolument n'avoir aucune illusion sur une politique de techniciens de partis qui privent l'homme de la nécessité morale d'être un révolutionnaire conscient. Mais qu'a-t-on à faire de la morale quand on consacre soi-même ses efforts à démoraliser, à mutiler le socialisme ?

Rappelons un ordre du jour du congrès d'Amiens, qui fixe la position du problème.

« ... Dans chaque grève, l'armée est pour le patronat... C'est pourquoi le 15^e congrès approuve et préconise toute action de propagande antimilitariste et antipatriotique qui peut compromettre seulement les arrivés et les arrivistes de toutes classes et de toutes écoles politiques. »

Qui peut compromettre seulement ceux-ci et ceux-là. Les ceux-ci et les ceux-là de *Syndicats* ne veulent pas se compromettre.

La « combine », tactique contre-révolutionnaire

On a bientôt fait d'accuser les staliniens de toutes les déchéances du syndicalisme. La vieille maison n'a pourtant pas attendu les staliniens pour s'écrouler par morceaux. Le stalinisme n'est que la forme effrontée de la lâcheté congénitale du réformisme et les gens qui ont maintenu Jouhaux trente années dans leur maison ne convaincront personne qu'ils sont injustement licenciés par les fonctionnaires de Moscou. Une des choses les plus risibles du monde est la fureur de ces gens qui se prétendent dépossédés de leurs unions, et de leurs fédérations, qui crient à la violation de la démocratie parce qu'ils sont éliminés précisément par les moyens de démocratie formelle et contre-révolutionnaire qu'ils ont introduits eux-mêmes dans l'organisation syndicale. Ce n'est la faute de personne si l'on ne peut écouter sans rire M. Jouhaux parler de la paix et M. Belin de la révolution constructive. Ce n'est la faute de personne si les démagogues staliniennes ont plus d'attrait que les démagogues réformistes et si la retraite aux vieux remue davantage le prolétariat que le plan de M. Belin. Ce n'est pas la faute des réformistes qui dans le domaine de la combine ne sont pas de loin les plus malins.

On ne croit plus nulle part à la vérité on ne croit plus aux faits et à leur explication loyale. On croit à des rapports de forces d'où la vérité est exclue. De cette grosse malice est en train de mourir le socialisme. C'est à cela qu'il faut s'en prendre et non au bouc stalinien.

Dans la plupart des organisations ouvrières, il est inutile de vouloir faire plus longtemps de l'opposition sur le plan des idées. Le mal qui ronge le socialisme passe par le plan des personnes. Les neuf dixièmes

des chefs ouvriers, dans leur période de sincérité révolutionnaire, visent des destinées napoléoniennes, machiavéliques et léninistes, et non le service du prolétariat. Tous sont un peu les rédempteurs du peuple, les généraux de la révolution ou les architectes d'un monde nouveau. On transige d'ordinaire ces grandes ambitions pour un fauteuil de conseiller général ou un siège dans un conseil d'administration.

Les chefs ouvriers professent — toujours dans leurs bonnes époques — une morale aristocratique avec injures pour la galerie et amnisties généreuses pour les crimes dont les charge le vulgaire. Quoi de plus étonnant que de voir, au lendemain de la révocation du maire de Saint-Denis le ministre suspendeur tendre la main au maire suspendu, main que celui-ci eut la dignité de refuser. Quoi de plus étonnant que d'entendre demander, en plein congrès anarchiste, l'amnistie pour le Jouhaux de 1914 et son accession du rôle de complice des derniers assassins à celui de défenseur des futurs assassinés. Quoi de plus étonnant si ce n'est le silence de tous.

Il serait curieux d'étudier l'importance de la corruption et du mensonge dans la formation des castes qui dirigent la société. La solidarité des voleurs a créé le règne de la bourgeoisie. La solidarité du mensonge nous fait désapprendre le chemin des partis. La solidarité des combines qui règne dans les Parlements a fait rejeter en bloc jusqu'à 1936 la possibilité pour les syndicalistes d'utiliser la tribune parlementaire. Le prolétariat pensaient-ils doit choisir ses armes. Il ne se bat pas avec les armes de la bourgeoisie. Comme la cruauté et le vol, le mensonge et la combine étaient considérés par eux comme l'apanage de la bourgeoisie.

La fameuse discipline des organisations politiques ne serait-elle pas autre chose que le silence imposé aux réactions des militants devant la duplicité et le mensonge de la clique des dirigeants. Les compromis lorsqu'ils sont l'expression d'une nécessité n'ont pas besoin de l'obscurité. Ils doivent au contraire susciter la discussion et s'expliquer au grand jour. Mais le mensonge et la combine ont besoin du silence des manœuvrés.

Un même processus de décomposition sape toutes les organisations ouvrières. La folie des conquêtes hâtives par des clans d'initiés qui ont le droit de mentir, leur pénétration dans le mouvement syndical où ils s'amuse de l'action et de la morale des producteurs ne peut conduire qu'à la perte du mouvement ouvrier. Le prolétaire ne peut pas croire à la malhonnêteté de ceux qu'il accepte pour ses chefs. Mais il ne peut ignorer indéfiniment cette malhonnêteté. La répétition des combines dans le domaine des grèves en particulier ne pourra plus longtemps lui échapper. Le mécanisme de la colonisation syndicale multiple le mettra dans le cas de désapprendre le chemin des syndicats et sa confiance dans les solutions exclusives de la révolution. Trahi par la malhonnêteté des personnes il recherchera les personnes honnêtes ou plus précisément la mystique de leur honnêteté. C'est de cette foule inquiète qu'on fait les masses du fascisme.

Nous, dont l'histoire est faite

Le Parti est une sélection d'hommes qui se sont préalablement mis d'accord sur un certain nombre de points de tactique révolutionnaire. Le syndicalisme est le pacte le plus large conclu entre les producteurs qui veulent rebourner l'échelle hiérarchique de la production. Un tel pacte est éminemment circonstanciel et seule la nature de l'exploitation de classe en reconduit indéfiniment la durée. Sa tactique particulière est

de faire prendre au prolétaire une place avantageuse dans la production. Tout ceci suppose une besogne d'éducation morale qui est bien loin de la discipline des partis appuyée sur un pacte écrit.

Sous son apparence messianique la morale du Parti est une morale d'aristocrate et son assimilation des masses une besogne de digestion. Une morale de producteur ne peut pas être une morale de courtisan. Le partisan au contraire a le devoir d'aimer ses chefs avant de respecter son prochain. L'adhésion au Parti peut faire au premier imbécile venu une réputation de haute ténacité prolétarienne et l'intellectuel besogneux une auréole de messie préparé à la crucifixion. L'ignominie des ânes politiques qui braient du léninisme depuis vingt ans suffirait presque à faire mépriser le rôle social des grands hommes. Elle condamne en tout cas l'éducation morale des partis.

Le Parti ne peut en aucune façon être égalisé au syndicat dans la reconstruction sociale. Il ne peut être qu'autorisé à tenter sa chance à travers l'organisation syndicale et dans la limite des statuts qui interdisent les fractions.

Mais toute réglementation serait inefficace s'adressant à des producteurs inconscients de leur valeur sociale et de leur dignité humaine. Et la première dignité est le sens de la responsabilité qui implique le courage de la vérité et la désapprobation du mensonge. Le plus pénible reste à dire. J'en prends pour moi seul la responsabilité. Je dis que les faits démontrent lumineusement l'incompatibilité entre ceux qui font l'histoire et ceux dont l'histoire est faite. Je pense qu'un socialisme de parade où des escrocs exhibent des héros et s'en couvrent est un vol à la pensée prolétarienne. Je crois que devant un socialisme de voleurs le fonctionnement animal d'un corps vivant est une réalité supérieure. Je crois que tout notre socialisme me vaut pas la vie d'un homme. En toute conscience, je dis que pour la majorité d'entre nous, mieux vaut faire un fasciste qu'un mort.

Ceci n'est pas une parole défaitiste, mais la reconnaissance d'un fait, et malgré tout, l'estime des hommes. L'ouvrier qui sous le règne du socialisme « malin » ne peut plus agir en vertu de sa conscience de producteur doit normalement verser dans cette philosophie tantôt échevelée, tantôt pratique qui est la forme des mystiques d'autorité. Ainsi se diluent les masses qui ont perdu leur âme ou leur ombre, projection de leur réalité sur l'écran de la révolution. Où sont donc les effectifs impressionnants du socialisme allemand ? Avec ceux qui ont su élever l'apparence de leur doctrine au niveau de la dignité prolétarienne. Absorbés tout simplement par la vie qui reste belle sous Hitler, ou ralliés même au fascisme militant.

Pour avoir le goût du risque et l'amour du jeu, il ne faut pas être un pion mais un joueur. Un homme ne peut pas prendre à la légère la détermination de mourir. Le jour où nous pourrions mourir pour le socialisme ne viendra peut-être plus. Ce jour-là, M. Jouhaux sera pendu à la grande porte de la Bourse du Travail.

Il faut reprendre la croix et la bannière et repartir lentement à la recherche des hommes dans les foules escroquées du socialisme, dans la masse des producteurs. Il faut implacablement dénoncer les autres. Tout travail d'idée est inutile contre des hommes qui trafiquent de l'idée avec l'amour d'un débardeur et la bonne foi d'un mégrier.

La première tâche est de soumettre toute la tactique syndicale à la justification prolétarienne, de redonner à la lutte l'échelle de valeurs fixée par la production et non par les impérialistes français, anglais ou russes qui soudoient les forbans du syndicalisme français.

Luc DAURAT.

Anarchistes de gouvernement

Souvent la formule : « Il n'y a pas de mouvement anarchiste, il y a un milieu anarchiste », a été employée. Si elle n'est pas rigoureusement exacte, elle souligne cependant bien tout ce qu'il y a de flou et d'inconstant dans l'anarchisme. Le manque d'organisations solides, l'absence de programme et de statuts écrits, l'élasticité de la doctrine, son imprécision, les généralités et les contradictions qu'elle contient, constituent autant d'obstacles d'un ordre spécial qui rendent les appréciations d'ensemble et les opinions nettes difficiles à formuler.

Certes au travers de scissions, émiettements et regroupements sans nombre, les anarchistes se sont soit rassemblés en diverses organisations syndicalistes, communistes ou individualistes, soit éparpillés dans de nombreux mouvements de propagande spécialisée. Mais cela ne signifie nullement que ces organisations sont plus homogènes qu'auparavant ; les divisions subsistent, les tendances coexistent, les liens qui unissent les groupes de province et de la capitale sont lâches et mal déterminés. La mentalité et les mots d'ordre varient suivant les régions.

La doctrine, toute théorique, tirée d'un inépuisable stock de brochures inactuelles, rassemble des catégories de socialistes disparates à un point tel que seul le caractère de groupes d'études, aspect habituel des groupes anarchistes, permet de les réunir.

L'éloignement des anarchistes de la lutte sociale pendant une longue période contribua au maintien de cette situation.

Depuis le tournant du Parti communiste en 1933, l'intérêt envers les anarchistes n'a fait que croître, l'absence d'un parti révolutionnaire sain, démocratique et combattif a fait refluer vers l'anarchisme un grand nombre d'ouvriers révolutionnaires. Grâce à cet apport, le mouvement anarchiste apparaît aujourd'hui comme un secteur du mouvement ouvrier, position perdue depuis une quinzaine d'années.

Mais la maison est restée ce qu'elle était hier et les nouveaux venus ressent le plus souvent ahuris devant le mobilier et le fonctionnement intérieur.

Car non seulement les organisations anarchistes sont basées sur des éléments de doctrine touffus et confus, rassemblent des éléments fort différents, mais encore les militants eux-mêmes ne sont pas exempts de contradictions, partisans d'une théorie faite de bribes et de morceaux, assouplie par une expérience plus ou moins grande.

Malgré cela il est possible de détacher quelques types de militants qui symbolisent, non une tendance idéologique ou tactique, mais une mentalité et une conception générale de la lutte sociale.

C'est l'anarchiste du gouvernement que nous voudrions essayer de définir, de situer et de critiquer.

**

Parmi les libertaires, un certain nombre d'éléments actifs sentent combien les buts anarchistes sont éloignés du point de départ capitaliste et aussi combien les formules passe-partout seront des ponts fragiles le jour où la lourde réalité passera dessus. Les réactions devant ces fai-

bles sont multiples. Si certains cherchent, au travers des expériences d'après-guerre, des solutions pratiques et applicables, si d'autres s'en vont rejoindre des organisations dont les formules se rapprochent des idées libertaires tout en utilisant des formes de propagande modernes, l'anarchiste de gouvernement a, lui, trouvé une combinaison qui permet de garder les saints principes intacts, sous globe, et de travailler aisément dans notre, bonne démocratie française.

Dans l'ensemble, sa doctrine, ou plutôt sa phraséologie, est faite d'emprunts à la déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, de réminiscences quarante-huitardes. C'est le fond de son état d'esprit. Dans la discussion qui l'oppose à ceux qui réclament un aliment plus solide, une logique implacable, jusqu'aboutiste, lui permet de justifier le musée des antiquités théoriques en faisant jouer les deux grands principes qui lui sont chers : Autorité et Liberté. Logique irréfutable parce qu'irréelle. Tranquille de ce côté, l'anarchiste de gouvernement envisage la possibilité d'agir. Ce passage à la terre ferme trouve sa justification dans deux ou trois formules : « Les hommes ne sont pas assez éduqués », « Tout n'est pas possible », « L'anarchisme est un idéal qui nécessite de longues périodes de lutte avant de pouvoir être atteint ».

La discipline des partis impliquant une souplesse et une soumission peu compatibles avec son esprit d'indépendance, le besoin ou le goût de l'action le pousse alors dans ces formations d'aspect indépendant : maçonnerie, libre-pensée, ligues pacifistes ou antifascistes, où le bon-cœurisme et les sentiments humanitaires débordent et se donnent libre cours dans de belles campagnes en compagnie d'esprits élevés venus d'autres milieux. Les traits-d'union surgissent entre des courants idéologiques et des couches sociales en apparence fort différents.

Le vocabulaire lui-même s'en ressent, les mots à majuscule planent au-dessus d'une vile réalité, dignes et pleins de poésie. Le régime n'en souffre guère, parfois il s'en réjouit et s'en sert.

**

Il serait faux de parler d'anarchisme de gouvernement là où il n'y a que des anarchistes de gouvernement. Mais dans un mouvement où les organisations sont d'une souplesse miraculeuse, où la question de savoir qui est adhérent est un problème inventé par des gens de mauvaise foi, où, sous prétexte de liberté, une hiérarchie de fait s'installe avec au sommet quelques hommes dont les talents les font considérer, dans une certaine mesure, comme des panneaux publicitaires ou des curiosités pour tournées Barnum, le rôle des animateurs, des militants, des guides (que d'efforts pour désigner des chefs ayant pleine autorité, mais sans responsabilité) est bien plus grand qu'ailleurs.

La démocratie suppose l'organisation, elle y est subordonnée. Sans elle, le gâchis et l'incohérence s'installent, une dictature de clique, de boutique ou de bonzes vient s'implanter naturellement. L'anarchisme finit par ne plus voir d'existence publique qu'au travers de ces quelques hommes qui parlent, écrivent et agissent aux nom et place d'un mouvement qui pourrait se déterminer par la coopération et l'apport de chacun de ses membres, groupés autour d'une doctrine, essayant de pénétrer dans la lutte sociale comme une force sûre et vigoureuse et capable d'entraîner l'ensemble du prolétariat vers son émancipation.

Cette substitution se manifeste et se vérifie chaque fois que l'actualité éveille l'intérêt des anarchistes. Militants menacés de prison ou de mort, scandale d'oppression sur la personne d'un homme, d'une population ou d'une classe, persécutions menées par un gouvernement dictatorial,

menaces réactionnaires, dressent les libertaires solidaires de ceux qui luttent et qui souffrent.

Le plus souvent, l'organisation anarchiste ne mène pas la campagne en son nom propre. Des comités se forment, englobant toutes les vieilles barbes « indépendantes », les cabotins de la larme à l'œil. L'agitation perd peu à peu son caractère révolutionnaire, elle ne s'intègre pas dans une lutte de classe permanente, rarement elle est marquée par la volonté de combat contre le régime. Il s'agit surtout d'émouvoir ce peuple de France, qui ressent un épisodique besoin de prouver combien son cœur est sensible.

Les ordres du jour pleuvent, les murs se couvrent d'affiches. Pendant ce temps, l'autre travail se poursuit.

Il faut secouer très poliment, tous ceux qui, passés de l'autre côté de la barricade, ont, eux aussi, été anarchistes, syndicalistes, révolutionnaires, pacifistes, et qui maintenant — jeunesse se passe et il faut bien vivre — sont députés, ministres, occupent un poste officiel ou officieux dans le giron de cette bonne fille de République française. Démarches facilitées par des rencontres anciennes, des services rendus, des milieux fréquentés ensemble, des loges parfois communes.

Loin de nous l'idée de vouloir rester dans une tour d'ivoire hautaine et inutile. L'action révolutionnaire doit parfois utiliser le sentimentalisme des populations républicaines et radicales. Il faut, en certaines circonstances, se résoudre à parlementer avec ceux qui ont gravi les marches du pouvoir en retournant progressivement ou brusquement leur veste.

Mais il y a une distinction à faire au préalable. Si tout le mouvement est basé sur une telle agitation, sur ce bluff et ces marchandages d'anti-chambre, une seule chose peut et doit en résulter : la liaison avec les pouvoirs établis, l'appareillement avec la démocratie bourgeoise, la transformation de l'action révolutionnaire en vue d'une reconnaissance officieuse par les pouvoirs établis et dans des limites compatibles avec l'existence du régime, l'organisation anarchiste devenant une annexe de la « gauche » politique.

Si ces tractations ne sont qu'une forme de menace exercée par une force décidée, animant et groupant des couches importantes de la population, le mouvement reste sain.

Dans le premier cas, l'anarchisme est un pion qui peut être joué par les défenseurs du régime. Dans l'autre cas, l'anarchisme est une puissance riche en possibilités de croissance et d'influence, qui s'aguerrit au travers de combats partiels contre le régime.

Il faut choisir entre ces deux issues, car les forces libertaires, minoritaires, réduites, limitées, ne peuvent envisager le luxe d'une double agitation.

**

La bourgeoisie française fait preuve d'une extraordinaire habileté quand il s'agit de sa défense, et les exemples ne manquent pas qui prouvent que, dans des secousses sociales sérieuses, elle n'a pas hésité à faire appel et à s'appuyer sur des forces extra-légales pour conserver sa puissance et son autorité.

Quand le « Journal du Peuple », quotidien anarchiste, naît en pleine affaire Dreyfus, approuvé par la maçonnerie et soutenu par certains clans financiers israélites, crevant aussitôt l'affaire calmée, ce n'est pas l'anarchisme qui attaque, c'est la bourgeoisie — une fraction de la bourgeoisie — qui utilise l'allant anarchiste à ses fins propres.

Quand les bandes anarchistes se battent contre les bandes antisémites, non pas sur un programme révolutionnaire, non pas en dégageant le sens général de leur lutte précise, mais en prenant parti dans une lutte entre fractions bourgeoises, ce n'est pas le mouvement anarchiste qui agit, c'est la queue de la démocratie radicale et anticléricale.

Quand, quelque temps après, une intense activité antireligieuse se déclenche, animée par des militants libertaires, mais vidée de son contenu social et sans liaison avec la lutte de classe et l'effort constant vers des solutions de force contre le régime, l'anarchisme n'apparaît pas en tant que lui-même, pratiquement et en définitive, c'est un aspect de la lutte de la bourgeoisie libérale pour s'assurer l'hégémonie.

Il résulte de cette interprétation, de cette filiation où les personnalités jouent le rôle de chaînons, une politique « réaliste » faite de concessions et d'ententes tacites, où les anarchistes de gouvernement deviennent des demi-vierges d'un nouveau genre.

Cet aspect de la défense des ministères, en dernière analyse de la défense du capitalisme, se retrouve tout au long des derniers événements, dans l'utilisation par la « gauche » des forces ouvrières mobilisées le 12 février contre le « fascisme », ce même fascisme que l'on ne trouve aujourd'hui être un excellent contrepoids pour assurer la stabilité du capitalisme français ; dans l'activité des ligues pacifistes défendant la politique impérialiste de Blum lors des événements d'Espagne, etc...

**

Situation strictement limitée à la France, ou du moins aux pays démocratiques, dira-t-on. Sans doute, la gangrène démocratique est-elle plus développée ici, mais les causes du manque de personnalité du mouvement anarchiste existent ailleurs.

Manque de personnalité, d'indépendance, d'autonomie signifient manque de confiance et de foi dans les principes et les théories défendues, avec, comme conséquence inéluctable, les compromissions et l'abandon de ce qui est l'essentiel de l'anarchisme, là où la vie sociale permet l'entrée en scène des forces révolutionnaires et l'application de leurs mots d'ordre.

L'Espagne en a fait la cruelle expérience. L'anarchisme, ou plutôt ceux qui ont agi en son nom, loin d'essayer d'écraser ce qu'en bloc il appelle les forces autoritaires, a cherché, dès le 20 juillet, à se faire admettre dans la grande famille libérale, républicaine et fédéraliste, rougissant de ses formules d'hier, surenchérissant d'esprit « réaliste » sur l'ancien personnel qui restait abasourdi de voir cette explosion de forces neuves endosser avec satisfaction le complet veston de ministre ou de conseiller.

**

Aucun idéal n'a peut-être suscité autant d'enthousiasme et d'esprit de sacrifice que l'anarchisme. Aucun n'a autant brisé les énergies et les dévouements par son incohérence, sa cuisine intérieure et ses liens avec la démocratie bourgeoise. Désillusions dues à l'influence et à l'action des anarchistes de gouvernement, consciemment ou inconsciemment mêlés à la vie du régime. Les réactions individualistes contre cette emprise ont pu aboutir à des gestes héroïques ou à des pamphlets cinglants, mais sur le plan social — le seul qui nous importe ici — elles n'ont rien donné.

Pourtant aucun des ressorts puissants de l'anarchisme n'est brisé. Ce

qui attirait les jeunes, les énergies ouvrières, les éléments honnêtes de l'intelligence, c'est l'aspect sauvage du mouvement, sa violence, son audace, son égalitarisme, son indépendance. Le type d'anarchiste qui reste, c'est le terrassier rude et franc, dont les vêtements, le langage et le travail l'opposent irréductiblement à la bourgeoisie ; c'est le type à qui l'instruction, la conscience de son rôle social permettent de sentir possible une société nouvelle ; ce n'est, en aucun cas, ceux qui, en bien des cas et souvent les plus graves, ont été les représentants du mouvement : publicistes, conférenciers et littérateurs.

Tranchant nettement sur les autres mouvements par son refus de relations avec la pourriture démocratique bourgeoise, l'anarchisme représente, aux yeux de milliers d'ouvriers révolutionnaires, le Barbare qui rasera la vieille société écroulée dans le sang et le désordre, gardée par ses mercenaires et sa morale corrompue, pour lui substituer un état de civilisation supérieur.

Ce qui est gravé dans le cerveau des lutteurs socialistes de toute nuance, comme un immense espoir et un exemple de leur force, ce sont les Makhno et les Durruti, non le souvenir de leur réalité objective, mais la force plus grande de leur légende.

Pour les anarchistes qui sentent leurs possibilités et veulent aller au combat, il faut travailler en sorte que cette force élémentaire se discipline prenne conscience de sa responsabilité, soulève les masses ouvrières en les pénétrant, en les animant et en faisant corps avec elles. Le problème est d'utiliser cette puissance sans la corrompre.

Ce sont ces aspects de l'anarchisme qui tentent les militants sincères placés dans les autres secteurs ouvriers.

Il y a là une énergie prête pour le moule d'une organisation révolutionnaire.

RIDEL.

Mouvements de jeunesse

Ces temps derniers, la jeunesse française fait parler d'elle autrement que par le truchement d'un parti politique dont elle représente, suivant l'expression de Marcel Gitton : « l'espoir le plus doux ». La jeunesse de France se met, à grands coups de trompettes, à la découverte de la nature, et tous les dignitaires de la France libérale l'encouragent par les moyens habituels.

Il serait intéressant de savoir dans quelle sphère sociale se recrute cette jeunesse et quel est l'esprit qui l'anime.

Le mouvement de jeunesse a connu, il y a quelques années, un épanouissement considérable dans les pays de langue allemande. En Autriche, en Allemagne, en Tchécoslovaquie allemande, mais aussi en Hollande et en Belgique flamande, il y avait des mouvements de jeunes dont l'étude, tout au moins sommaire, s'impose, avant de passer en revue les formations d'apparence analogues en France.

L'amour de la nature est une vieille tradition de l'Allemagne littéraire. Les romantiques allemands, avec leur fleur bleue, exaltaient depuis toujours les miracles qu'effectuaient sur leur état d'âme un simple clair

de lune ou un lever de soleil. Toute l'éducation scolaire s'est inspirée de cet esprit, et déjà, à l'école primaire, on servait au petit Allemand ou au petit Autrichien du régionalisme romantique rendu plus utile à la société par une bonne dose de nationalisme. Ainsi, le goût des beautés de la nature fut éveillé chez les écoliers, dès l'enfance.

A cet élément s'ajoutait, dans les pays de langue allemande, une autre tradition qui, observée surtout par la classe artisanale, était pratiquée pendant tout le dix-neuvième et le début du vingtième siècles. On en trouve en Suisse, encore de nos jours, des survivances : l'adolescent, après avoir quitté l'école et avant de continuer le métier de son père, se mit à voyager, à pied... le bâton à la main, à travers l'Allemagne, pour faire l'apprentissage de la vie.

Il n'y a donc rien d'étonnant dans le fait que le tourisme à pied est dans ces pays chose universellement pratiquée. Toutes les amicales, toutes les unions dont raffolent les Allemands organisaient, le dimanche, leurs sorties collectives à pied. Ces entreprises, ne changeant en rien le caractère que prenait la lutte des classes, ne constituent aucunement un phénomène de différenciation sociale. Elles formaient plutôt la base naturelle dont partit le mouvement de jeunesse allemand de caractère nettement combatif et non-conformiste.

Il y avait après la guerre, jusqu'en 1932-1934, une foule d'organisations de jeunes dont la plus connue était celle des *Wandervoegel* qui, composées pour une majorité écrasante de fils de prolétaires n'étaient sous aucune influence politique directe. Seul le *Faucon Rouge*, vrai mouvement de jeunesse formait, surtout à Vienne, la section de loin la plus sympathique de la social-démocratie. (Il est inutile de préciser que l'organisation paramilitaire des Boys-Scouts, fondée par le général Baden Powell pour assurer à l'impérialisme anglais une nouvelle génération de soldats utilisables aux Indes ou ailleurs, qui, encore aujourd'hui, a des sections dans presque tous les pays du monde, ne saurait revendiquer le titre de mouvement de jeunesse, terme qui se réfère exclusivement à des groupements dirigés sans le concours d'adultes, et implique la notion de lutte des générations.)

La raison d'être du mouvement des *Wandervoegel*, ce n'était pas seulement l'amour de la nature, des chants et des feux de camp. C'était surtout le côté libérateur de ces penchants qui les poussait plutôt instinctivement que d'une façon raisonnée vers des idées de principe. La liberté que leur apportait la campagne devint une libération, l'action que leur imposait leur vie indépendante, une réaction. L'amour de la nature devint la haine de ce qui lui est opposé.

Le pire ennemi du jeune fut le bourgeois terre à terre. Non pas ces bourgeois pour qui nos romantiques français jouaient leur mascarade, non pas non plus le bourgeois qui représente socialement le système économique. Aussi peu touchés par la littérature qu'éveillés à la conscience de classe — l'expérience du travail ayant été trop courte pour la jeunesse entre 14 et 18 ans — les jeunes connaissaient et détestaient avant tout l'esprit bourgeois de l'école et de la famille.

Et ils voulaient aller jusqu'au fond des choses. Leur grand mot d'ordre fut : « La Réforme de la vie », le bouleversement des conditions de leur existence juvénile. Leur idéologie, nettement intelligible, ne leur fut aucunement dictée ou enseignée par des adultes. Ils avaient une idéologie jeune dans toute l'acception du mot, bien que celui-ci puisse prêter, après tout ce que nous avons entendu en France, à confusion. Certes, ils avaient des maîtres, mais ces maîtres, ils les choisissaient eux-mêmes.

A l'époque où l'ouvrier allemand dépensait son maigre salaire au

bistro et où il rentrait ivre chez lui pour provoquer les conflits les moins supportables pour un jeune, ils prêchaient le mépris de l'alcool et du tabac ; au temps où ceux de leurs camarades d'âge qui ne participaient pas à leur mouvement faisaient de grasses plaisanteries sur les choses sexuelles et où les maladies vénériennes sévissaient ils étaient les apôtres d'une nouvelle morale sexuelle, plus libre et plus saine. A leurs mères, esclaves du foyer, ils opposaient la jeune fille camarade. Quand les vieux, traqués par les soucis d'argent leur paraissaient égoïstes, ils élevaient l'entraide et la solidarité au rang de principe. Ceux qui faisaient fonction de chefs ou qui étaient, tout simplement parmi les plus âgés dans le mouvement voulaient suppléer au manque de compréhension des instituteurs par l'étude de la psychologie, voire de la psychanalyse.

A tout cela s'ajoutait dans le mouvement du *Faucon Rouge* la notion d'un socialisme humanitaire qui ne pouvait qu'approfondir ces tendances. Les *Faucons Rouges* touchés par les côtés démagogiques de la social-démocratie avaient, à travers un commencement de conscience de classe, l'intention de réaliser leur vie idéale dans la société socialiste après le bouleversement violent du capitalisme.

Ainsi, on voyait dans les bibliothèques de ces organisations (car ils avaient souvent des locaux, organisaient des réunions instructives et contradictoires), « l'Introduction » de Freud voisiner avec « l'Entr'aide » de Kropotkine et « l'Éclairer » de Baden Powell.

Il serait exagéré de prétendre que, hormis le *Faucon Rouge*, le mouvement de jeunesse ne subissait pas d'influences politiques indirectes. Il y avait des milieux plus proches des nationaux-socialistes et d'autres encore sympathisant avec les partis de gauche. Mais l'esprit qui régnait chez eux était sensiblement le même, les chansons identiques (il arriva très souvent que pour une même chanson, les mots variaient suivant le caractère plus ou moins nationaliste de l'ambiance) et les buts analogues.

Par leur manque d'expérience, par le caractère idéaliste de leurs conceptions, par l'impossibilité de réaliser leurs idées sur une échelle sociale, ils commettaient des fautes souvent irréparables. Abstraction faite de leur végétarisme poussé parfois à l'absurde, ils échouaient presque complètement dans le domaine sexuel. Rejetant — et pour cause — toute la morale sexuelle bourgeoise, enseignant à ceux qui se trouvaient à l'âge de la puberté la libération sexuelle, il leur fut impossible, exception faite de quelques fortes individualités, de trouver la forme de leur morale nouvelle. Craignant le mensonge de la coquetterie et de l'amour livresque, refusant de faire appel à la prostitution, ils aboutissaient à un puritanisme et à un ascétisme non voulus, dans l'incapacité où ils étaient de réaliser en face de leurs camarades du sexe contraire, la fameuse synthèse de l'amour tendre et de l'amour sensuel. Inévitablement cette attitude devait avoir ses prolongements douloureux dans la vie.

La misère, l'oppression tchèque en Tchécoslovaquie, la lutte extrême des partis politiques, le fascisme enfin ont englouti tous ces mouvements. Que sont devenus les *Wandervoegel* ? Peut-être, le fascisme, avec sa discipline, avec son enthousiasme, a-t-il pu, profitant de leur apolitisme, apporter à certains d'entre eux une solution momentanée. Peut-être ont-ils, en proie aux soucis d'existence, renoncé à une lutte d'idées. Les anciens « Faucons Rouges » furent, dit-on, parmi ceux qui restaient jusqu'au bout sur les barricades viennoises... Même si certains cadres

de ces mouvements ont pu se maintenir dans l'illégalité, on n'en entend plus parler et tout cela semble bien mort.

Il existe aujourd'hui certainement des mouvements analogues en Scandinavie. Il y en a en Hollande, où ils ont pris, en général, un caractère fort religieux (quel est le courant d'idées que l'Eglise ne saurait mettre à profit ?), en Belgique flamande, où ils sont empoisonnés en partie par le chauvinisme flamand et la haine de tout ce qui est wallon, sans parler des organisations de jeunes en Angleterre, où elles se réduisent, à quelques exceptions près, à un nombre infini de *Cyclists' Clubs*, *School Associations* et *Councils for the Preservation of Rural England*.

Voilà maintenant qu'à son tour la France reparle de mouvement de jeunesse. Certes, il existe en France, à l'instar des autres pays, depuis assez longtemps, « l'Union Touristique des Amis de la Nature », qui se recrute presque exclusivement dans la jeunesse ouvrière, mais qui reçoit aussi des adultes et qui ne paraît pas dépasser le cadre d'une Amicale ouvrière pour la propagande des beautés et des sciences de la nature. Il y avait aussi ces jeunes ouvriers qui partaient en vélo le samedi soir, couchaient chez des paysans ou chez la marraine ; mais leurs dieux sont Speicher et le vieux « Tonin », et leur révolution annuelle est symbolisée par le Tour de France. Aucune misère, aucun abus dans la vie bourgeoise ne les pousse à pédaler à des vitesses record, si ce n'est l'absence d'action physique à laquelle leur vie d'ouvrier des villes les astreint. Le sport pratiqué, par exemple, en Angleterre, dans des proportions autrement considérables n'est pas une manifestation d'un esprit non-conformiste.

Donc, si on reparle de mouvement de jeunesse, c'est à l'occasion d'une organisation nouvelle, à savoir le « Centre Laïque des Auberges de Jeunesse ». Le Centre Laïque qui était en 1934 encore une petite organisation qui comptait à peine une trentaine d'auberges dans toute la France, est devenu aujourd'hui une institution respectable. Avec l'avènement du Front Populaire et « l'organisation des loisirs », les ministres de gauche, les acteurs et les grands auteurs se sont mis, à coups de présidences d'honneur, de préfaces, de discours ou d'articles, à la disposition de la jeunesse. Les J. E. U. N. E. S. se sont chargés de la traduction de quelques belles chansons allemandes ou russes, de leur enregistrement sur disques, bref du côté profondément technique de la chose.

Le succès escompté, qui ne tarda pas à venir, est une preuve que ce mouvement n'est pas entièrement fabriqué. Il correspondait à un esprit d'évasion qui, à la suite des déceptions dans les carrières studieuse ou commerciale, s'est fait jour dans la jeunesse petite bourgeoise. Il correspondait aussi, mais dans une mesure bien plus réduite, à ce même esprit chez le jeune ouvrier dégouté de la réalité économique et politique. Les auberges de jeunesse existent dans presque tous les pays de l'Europe. Partout, elles accueillent les jeunes sportifs de quelque organisation qu'ils soient. Mais nulle part, on n'a autant insisté sur un « mouvement des auberges » qu'en France. C'est qu'en réalité — et voilà la raison de la bruyante publicité que lui accorde la presse bourgeoise — il n'y a pas de « mouvement ». Les adhérents sont pour la plupart des étudiants ou des lycéens. Quand un jeune ouvrier, profitant de l'institution et des vacances payées, arrive dans une auberge, il se sent étranger et reste muet devant l'esprit étincelant du quartier latin, devant les chansons dont, n'ayant pas de relations avec les J.E.U.N.E.S., il ne connaît pas l'air.

Ce fameux « esprit ajiste », jamais défini, comporte d'abord les règles

hygiéniques élémentaires de la vie collective, à l'exclusion de toute solidarité véritable entre jeunes visant des questions d'argent ou autres. Pour le reste, il est constitué par une profonde connaissance gastronomique des auberges de France, par une facilité « gauloise » de la sexualité. Le flirt commencé la veille dans un cinéma du boulevard Saint-Michel est continué le lendemain aux alentours de l'auberge. Aucune révolte contre l'état des choses, aucune réforme de la vie bourgeoise. Les heurts familiaux, sans nombre au temps du mouvement de jeunesse, sont devenus ici des disputes pour l'argent que les parents doivent fournir. *L'Œuvre* du 3 janvier 1938 assure, par la plume de Joos, à ses lecteurs, qu'ils n'auront pas « à redouter de graves manquements aux principes de la moralité », et c'est bien exact.

Le fait que ces jeunes propagent consciemment l'ignorance des problèmes sociaux, que la guerre est pour eux un sujet de conversation trop laid pour en salir la nature, est bien dans l'esprit de leur propre origine, d'une part, et de « l'organisation des loisirs » d'autre part. Un mouvement de jeunesse qui, partant de la même base morale que celle de sa bourgeoisie n'essaye même pas de la réviser, n'en est pas un.

**

La jeunesse ouvrière française n'a pas encore malgré la vague de tourisme, malgré l'atmosphère favorable à une telle entreprise, trouvé les initiateurs de SON propre mouvement de jeunesse. Un tel mouvement, où le jeune ouvrier transformerait, pour une fois au profit de sa propre classe, un slogan bourgeois, serait de taille à lutter sérieusement contre la morale de notre civilisation.

F. JUMIN.

Les tendances actuelles de la jeunesse

Une série de phénomènes sociaux pose avec instance la question de savoir si la lutte de classes ne se complique pas d'une lutte de générations : autrement dit si, au sein de la même classe, il ne se crée pas des aspirations différentes en raison de la diversité des conditions matérielles dans lesquelles se forment les générations qui se succèdent. Cette diversité se fait particulièrement sentir à notre époque en raison de la rapidité de l'évolution de la technique qui ne permet pas à la vieille génération de changer des habitudes et une mentalité acquises à l'époque où cinéma, radio, auto, avion sortaient à peine du laboratoire.

En observant quelque peu la jeunesse actuelle (pour être précis, nous entendons par là les hommes de 16 à 30 ans) on constate chez elle une série de penchants qui la différencient très nettement de la génération précédente. Ces traits communs à toute la jeunesse de notre temps prennent évidemment des formes particulières chez les jeunes ouvriers.

Le présent article se limite volontairement à l'examen de ces variations dans la jeunesse prolétarienne.

D'ailleurs le problème ainsi présenté est valable pour la jeunesse d'une

série de pays ; pour en examiner les diverses particularités, région par région, il faudra que dans *Revision*, de nombreux exposés apportent la précision nécessaire.

Celle-ci se rue vers les sports, vers le tourisme sous toutes les formes accessibles : elle sillonne les routes à pied et en vélo ; les mieux payés foncez en moto voire en auto, les jeunes prolos peuplent les piscines, s'ébattent dans les rivières et sur les plages ; ils envahissent les auberges de la jeunesse et se prélassent devant les feux de camp, ils forment le gros des organisations quasi militaires socialistes et communistes, dans une moindre mesure fascistes. Pourquoi tous ces engouements ?

Les jeunes ouvriers lisent peu et en général éprouvent une répugnance pour la culture livresque ; le fait qu'ils acceptent relativement facilement les études des sciences menant vers les techniques montre qu'en face de la littérature il s'agit d'une répugnance et non d'une incapacité ; il semble que la vie trépidante des usines et, celle non moins énervante de la rue et même les loisons les fatiguent nerveusement au point que seule l'activité corporelle les délasse.

La génération précédente avait connu des révoltes analogues, mais celles-ci se dressaient surtout contre les conventions bourgeoises ou les préjugés culturels ; les révoltés de cette époque s'apparentaient par leur extérieur aux artistes ou aux clochards ; ils portaient les cheveux longs et en broussaille, leur mise était négligée ; ils ne connaissaient l'hygiène qu'en théorie et entretenaient de longues discussions sur la valeur calorifique des aliments.

La jeunesse actuelle n'a pas d'attrait vers l'ascétisme ; elle simplifie sa vie corporelle, mais elle la soigne très attentivement ; son hygiène et son alimentation tendent surtout à être celles de sportifs améliorant le rendement de leur corps. Quand ils exigent de grands efforts de celui-ci, ce n'est pas pour mortifier leur chair, mais bien pour l'entraîner, pour en vérifier la puissance, autrement dit pour la discipliner.

Les jeunes prolétaires détestent la discussion et l'analyse mentale exagérée. Leur mentalité inspirée du sport leur a enseigné que si la réflexion est nécessaire, elle doit être enfermée dans les limites de temps imposées par la réalité et que l'esprit de décision et de décision rapide est aussi important que celui de raisonnement.

C'est de la même source que leur vient l'acceptation de l'esprit d'équipe et découlant de là celle de chef d'équipe. Des jeux comme le football, le water-polo, et des activités comme le canotage les amènent à admettre la connaissance spécialisée de l'entraîneur, l'obéissance à l'ordre du capitaine ou du barreur. De là sans doute la facilité avec laquelle dans la vie sociale les jeunes ouvriers s'inclinent devant les directives du chef du parti, du secrétaire du syndicat, voire simplement du copain plus gueulard et plus décidé, auquel peu à peu passent la charge et la difficulté de penser.

La combinaison de tous ces goûts, surtout dans les grandes collectivités de jeunes, contribue à la création d'une sorte d'esprit de corps qui se concrétise d'autant plus rapidement qu'il s'exprime dans des réalisations étendues et collectives : fêtes, sorties promenades, mais aussi camps, exercices, voire travaux.

Il n'est même pas jusqu'au camp de travail, œuvre réalisée pourtant avec beaucoup de rigidité militaire qui ne rencontre un certain acquiescement de la jeunesse ouvrière. Pourquoi ?

Il semble qu'il y ait là, d'une part l'évasion hors de l'usine, la fuite devant la monotonie des gestes et de la vie ; le camp de travail a beau n'offrir comme hébergement que des baraquements sans confort ; c'est

autre chose que la banalité médiocre de l'hôtel bon marché, et si creuser des fossés, les pieds dans l'eau, n'a rien d'agréable, c'est autre chose que le rayon du grand magasin où l'on est attaché, ou le bureau éternel, ou les manivelles du même tour, et cette variété dans l'effort embellit celui-ci.

Mais en plus de cela, il y a l'illusion du travail utile, librement accepté et accompli en commun ; un terrain asséché, un canal creusé, une route tracée est une œuvre qu'on voit grandir dans son ensemble, satisfaction qu'on n'a pas à l'usine quand on polit la même tête de vis ou qu'on perce la même plaque, dont on ignore souvent même la destination.

Ce sentiment grandit encore quand l'effort sert immédiatement une œuvre de jeunesse : aménagement d'un camp de repos, établissement d'un stade, construction d'un home ou d'une auberge.

Il est compréhensible que cette idée d'un bon travail accompli en commun rende acceptables bien des sacrifices ; il est dur de se lever tôt le matin et, dans le froid, s'asperger à l'eau froide ; mais le fait qu'on le fait côte à côte, qu'on ne veut pas être inférieur à son voisin d'attelage est un facteur plus puissant que l'habitude du confort.

La dureté des efforts apportés en commun, les difficultés, les sacrifices, loin d'abattre cette jeunesse l'exaltent. Lorsqu'ils sont traversés, idéalisés par le souvenir, ils créent l'esprit de camaraderie qui est le trait caractéristique de ces milieux.

Il semble aussi que la vie sexuelle, dans ces conditions, devienne plus calme, tout en perdant peut-être, avec l'âpreté de son angoisse, une partie de son charme. La coexistence côte à côte des individus des deux sexes supprime bien des mystères, bien des inquiétudes, bien des pertes d'énergies corporelle et mentale. Si la fréquence, en variété, la multiplicité des rapports sexuels en abaisse la qualité, ravale l'acte sexuel à un acte d'importance secondaire, par contre il reste ainsi plus de place aux autres préoccupations de la vie ; en outre tout le piment des excitations artificielles recule lui aussi et une fois l'élan désordonné, erroné et parfois répugnant passé, les unions qui persistent ne sont pas de qualité inférieure à celles de la génération précédente.

Les révolutionnaires sont pris au dépourvu par l'ensemble de ces phénomènes nouveaux ; en effet à en juger par certains de leurs aspects, la jeunesse se trouve neutralisée devant la propagande lutte de classes ou même nettement entraînée dans le camp fasciste. Les jeunes, occupés au camping ou aux sports, ne peuvent plus participer dans la même mesure au travail des syndicats, des partis et des groupes : l'adoration des chefs, des drapeaux, la préparation à la guerre impérialiste, sont évidemment des conséquences néfastes pour la libération du prolétariat.

Les vieilles barbes révolutionnaires perdues devant cette situation se bornent à récriminer en présence des jeunes, à se citer en exemple : de notre temps, on lisait plus, on étudiait plus, on ne s'abrutissait pas au sport, on ne jouait pas au soldat et autres arguments du même calibre. Mais la réalité est là et les jeunes ouvriers s'en vont où les porte irrésistiblement le courant de leur temps. Sans doute, la solution ne saurait être trouvée par les récriminations et les anathèmes. Il faut se pencher sur ces traits nouveaux et chercher à y adapter des formes de lutte nouvelles pour la révolution.

La répugnance envers la discussion dégénérant en talmudisme et scolastique (voyez certains groupes marxistes et anarchistes) doit être acceptée ; l'exposé des théories révolutionnaires doit être rajeuni, condensé, simplifié ; les sciences sociales doivent perdre de leur caractère

abstrait et prendre celui des sciences appliquées convenant mieux aux mentalités modernes.

Les sports, loin d'être boycottés et dénoncés, devraient être encouragés par les révolutionnaires ; mais au lieu d'en faire un délassement, ou un but en soi-même, le jeune révolutionnaire devra les concevoir comme une préparation permanente à ce qui devra (qu'on le regrette ou non) devenir la préoccupation essentielle des révolutionnaires de notre époque : être des combattants efficaces dans les guerres civiles futures. Certes, ces guerres, sous peine de dévier de leur but prolétarien, exigent une compréhension claire de l'objectif poursuivi. Mais, jusqu'à présent, toute l'attention des écoles révolutionnaires était portée avec trop de prépondérance sur la préparation intellectuelle. L'heure est venue de comprendre que le bon combattant doit aussi savoir marcher, courir, sauter, grimper, nager, tirer, lancer la grenade, rouler en vélo ; conduire une moto, une auto, un avion, capter des messages radiodiffusés et exercer tant d'autres activités, découlant de la vie et de la guerre modernes. Les nuits passées en plein air, l'endurance à la marche et aux intempéries acquise au camping, doivent servir au même but. Suivant les circonstances, le jeune révolutionnaire acquerra ces connaissances dans des équipes constituées dans ce but ou dans les organisations touristiques ou sportives existantes. S'il a la ferme volonté de se perfectionner pour la guerre civile et de ne se tenir qu'à cela, les dégénérescences commerciales patriotiques ou épicuriennes du sport et du tourisme perdront de leur danger.

Le goût de l'action, et de l'action violente, doit être non seulement accepté, mais encouragé : ce n'est pas avec des ouvriers apathiques ou contemplatifs que le prolétariat pourra triompher dans la lutte civile ; c'est en concurrençant, en rivalisant, en dépassant la réaction dans le besoin du « dynamisme », autrement dit de la bagarre, du « coup dur », qu'il deviendra possible de l'aiguiller à l'avantage de notre classe ; notre époque est trop dure et trop sanglante pour pouvoir espérer supprimer ou ne fût-ce même que réfréner ce penchant.

La nécessité de confier la coordination d'une action d'ensemble à un individu ou à un nombre restreint d'individus est aussi inhérent à la préoccupation de bien préparer et conduire la guerre civile : pour empêcher la dégénérescence militariste et despotique, le jeune révolutionnaire ne peut se limiter à la négation ; il faut déterminer les limites exactes de l'obéissance, défendre la liberté du choix du spécialiste conduisant la lutte, suspendre au-dessus de sa tête le contrôle permanent, sévère et tout-puissant de l'équipe.

Vue sous cet angle, la vie, dans les grandes collectivités de jeunes, perd de ses dangers de troupeaux conduits sous la houlette des bergers : ce n'est qu'en se mêlant à cette masse bête que le jeune révolutionnaire saura garder tout ce qui est précieux dans l'esprit de camaraderie, en l'arrachant aux buts fascistes ou stalinien ; et à ceux qui invoquent la contradiction du socialisme, vie plus douce, sereine, agréable, et celle des camps de jeunes, simple, spartiate et dure, il faut bien répondre en envisageant, non pas le socialisme, mais la première étape de celui-ci : l'étape de la guerre civile, l'étape des dures années de la reconstruction. Et puisque la jeunesse ouvrière montre qu'elle est capable de supporter un entraînement rigoureux avec joie, avec le sourire, aux révolutionnaires d'obtenir que cette préparation serve le prolétariat.

Mouvement social

Le Parti Socialiste S.F.I.O.

Dans le parti socialiste, l'événement important de ces dernières semaines est la rupture, au moins temporaire, des pourparlers d'unification avec le P. C. On sait que le motif avoué de cette rupture est un article de Dimitrov, reproduit avec grand tapage par la presse stalinienne, où les leaders de la social-démocratie internationale sont traités de complices du fascisme, et où le secrétaire de l'I. C. déclare, une fois de plus, que l'unité politique ne peut se faire que si ses participants s'engagent à proférer vis-à-vis de l'U.R.S.S. une admiration sans réserve.

Cette décision des sommets du Parti a été acceptée par la base sans résistance, ni mécontentement. Seul Zyromski s'est dressé contre elle, et il est — même au sein de sa propre tendance — à peu près complètement isolé. Les raisons de cette hostilité presque unanime des socialistes au stalinisme sont de deux ordres.

En premier lieu, les communistes ont fatigué les militants socialistes avec leurs appels obstinés à l'Union sacrée baptisée Front des Français, leurs oeillasses au « frère catholique », leur bellicisme et leur chauvinisme patents. En outre, les procès, arrestations, limogeages, exécutions en cascades, la politique de l'I. C. en Espagne, ont montré à beaucoup l'U. R. S. S. dans sa nudité, c'est-à-dire dans l'ignominie de son régime. En ce sens, l'antistalinisme de la base socialdémocrate est un sentiment sain.

Il est malheureusement sûr que la décision de rupture n'a pas été déterminée principalement par ce sentiment. Par certains aspects de son activité, le parti communiste reste encore, en effet, plus « à gauche » que les socialistes aux yeux de l'homme de la rue. Son refus de participer au gouvernement, sa surenchère à propos de la retraite des vieux, des traitements des fonctionnaires, de l'aide à « l'Espagne républicaine » gênent et irritent les réformistes classiques empêtrés dans la collaboration au ministère Chautemps.

Le texte de la résolution de la C.A.P., où sont indiquées les raisons de la rup-

ture, attaque, précisément, ce qu'au milieu d'insanités sans nombre, le texte de Dimitrov contient de justifié, à savoir sa critique du réformisme. Pas un mot sur la préparation de l'Union Sacrée et de la croisade démocratique par Moscou. En effet, sur ces questions sociaux-démocrates et staliniens sont d'accord, et ne divergent que par des nuances de pensée et surtout d'expression.

La « gauche révolutionnaire » du P. S. vient, une fois de plus, de montrer, par son attitude la contradiction persistante qui oppose en son sein les éléments réellement révolutionnaires et le noyau de politiciens francs-maçons à qui la direction de la tendance appartient tout entière. Les premiers voulaient, en effet, prendre le taureau par les cornes, et dire hautement ce qu'ils savaient de la nature de l'Etat russe et du rôle antiouvrier joué par les partis communistes. Les autres ont préféré prendre une position incertaine et équivoque, s'associant par leur vote aux criaileries offensées de la C.A.P. mise en face des responsabilités de la socialdémocratie dans les grandes défaites ouvrières des dernières années, mais continuant, en même temps, à prôner l'unité dans la vague et de manière à perpétuer les espoirs que beaucoup de travailleurs ont mis dans l'action bolcheviste. Une fois de plus, la gauche révolutionnaire a failli à remplir le rôle qu'elle s'est assignée.

J. R.

Le P. C. F.

Le Congrès d'Arles est peut-être le plus frappant exemple de la politique de camouflage du Parti Communiste. Ce congrès qui, selon Maurice Thorez, avait pour objet d'augmenter « le bonheur et la grandeur de la France », n'a pas été autre chose qu'un ensemble de discours tenus par quelques chefs du Parti et applaudis par 1.200 délégués.

L'aspect général du congrès était bien celui d'un congrès réformiste. On était fier d'être Français et heureux de vivre dans une démocratie presque aussi parfaite que celle de l'U.R.S.S. Les chefs se donnèrent beaucoup de peine pour persuader l'ouvrier qu'il est parfaitement

heureux et qu'il a toutes les raisons de l'être.

On traitait sur un même plan des questions d'une importance négligeable. Marcel Gitton a pu parler pendant des heures de la grande famille des communistes, de la nécessité de la bonne santé des militants. Il a déclaré que le parti communiste est le parti « des humbles », ce qui n'est point flatteur pour un parti qui prétend encore être celui de la défense des intérêts de la classe ouvrière.

Les chefs du P. C. regrettaient que le programme du Front populaire ne fût pas totalement appliqué. Ils profitaient de cette occasion pour adresser des reproches aux ministres socialistes. D'autre part, on se réjouissait des grands progrès de la France depuis le gouvernement Front Populaire. Entre autres, on se félicitait de l'augmentation des prix de vente du blé, du lait et du beurre, qui permettra aux paysans de réaliser des bénéfices supérieurs. Or, une semaine auparavant, un article, intitulé « Mammans françaises, défendez-vous contre l'augmentation du prix du lait », paraissait dans l'« Huma ». Ceci, ainsi que la main tendue, est significatif de cette politique de recrutement dans tous les sens, qui explique, en grande partie, les actions du P. C.

Duclos parlait unité, et semblait regretter le refus du P. C. Or, nous savons que, lors des discussions sur l'Unité, l'« Huma » publia un article de Dimitrov, écrit dans le style de jadis, sur le rôle de la social-démocratie. La C. A. P. refusa, alors, de continuer les négociations. En réponse, les communistes diffusèrent l'article de Dimitrov en tracts, et la période des disputes recommença. Les Staliniens ayant rendu presque impossible cette unité, ils font de graves reproches aux dirigeants socialistes — tout cela, évidemment, dans le but de gagner les militants socialistes. Il faut, aussi, se rappeler l'activité du P. C. en face des dernières grèves. Il semble que le P. C. ait pris une part active à l'organisation de ces grèves. En tout cas, il salua la grève et se déclara solidaire des grévistes, alors que le « Populaire » fit le contraire.

Il faut avouer que cette politique est extrêmement adroite. Le Parti Communiste semble plus révolutionnaire que le P. S., et c'est grâce à cette politique que la majorité des ouvriers révolutionnaires se trouve encore dans le Parti Communiste

G. J.

Le Syndicalisme

Ce sont les efforts déployés par les staliniens français dans le mouvement syndical pour y développer leur influence qui donneront la matière de ces notes.

Le fait qui demeure le plus important est le voyage que fit, à Moscou, Léon Jouhaux. Il était mandaté par le bureau de la Fédération Syndicale Internationale, ainsi que W. Schevenels et Stolz, secrétaire général et secrétaire adjoint, pour y discuter les conditions d'affiliation des syndicats soviétiques à la F. S. I. Un communiqué du 28 novembre annonça la signature d'un accord réglant les conditions d'affiliation ultérieure entre les divers délégués. De retour à Paris, Jouhaux fit une déclaration dans laquelle il se félicitait des résultats obtenus, mais se refusa à les divulguer, le bureau de la F.S.I. devant les examiner prochainement. Et le silence s'établit autour de cette affaire.

Il fut rompu d'une manière désagréable pour les bonzes syndicaux. Le « Matin » reproduisit un article de Maurice Chambelland, dans la « Révolution Proletarienne » du 10 décembre 1937. Chambelland y disait ses craintes et dénonçait une manœuvre vraisemblable. Après l'entrée des syndicats russes dans la F.S.I., sir Walter Citrine, antistalinien notoire, serait débarqué de la présidence, le vice-président Jouhaux prendrait sa place et Racamond deviendrait secrétaire général de la C.G.T. C'était, dans ces conditions, la concrétisation solennelle de la main-mise des staliniens sur le mouvement syndical et l'asservissement de ce dernier à la politique internationale de l'U.R.S.S. Nous verrons, plus loin, par les conditions posées, que Chambelland avait touché juste sur l'esprit des négociations.

Le « général », dans un leader du « Peuple », cria au roman-policier, affirmant qu'il ne songerait à quitter ses fonctions qu'en cas de non-renouvellement de son mandat, mais ne souffla mot, cette fois encore, des conditions d'affiliation. C'est seulement ces jours-ci que le bureau de la F.S.I. se réunit pour les examiner. « Après avoir entendu et discuté le rapport de la délégation envoyée à Moscou », il rejetait l'affiliation des syndicats russes, sévèrement. Il jugea, en effet, « impossible l'acceptation » des conditions et il demanda aux organisations dépendantes de la F.S.I. de faire connaître leur opinion, « si cela était leur désir ». Sans plus de cérémonie.

Un communiqué de la F.S.I. nous révèle, enfin, les fameuses propositions :

Elles sont de deux ordres : d'une part, intensification de la lutte contre la guerre et le fascisme, boycottage des pays fascistes agresseurs : Allemagne, Italie, Japon ; aide effective à l'Espagne et à la Chine et, d'autre part, contribution à l'unité syndicale dans les pays où elle n'est pas encore réalisée. Mais, aussi, les syndicats russes demandaient : la réunion extraordinaire d'un Congrès de la F.S.I. avec participation des délégués syndicaux soviétiques ; nomination de trois présidents dont un représentant soviétique ; l'un des secrétaires généraux devrait aussi être un représentant des syndicats russes. Enfin, les syndicats soviétiques devaient recevoir l'assurance que les millions de francs provenant de la centrale syndicale russe ne pourraient servir à une propagande contre l'U.R.S.S. et le mouvement syndical de ce pays.

Nous n'ajouterons rien, sinon que le « Peuple », organe confédéral, n'a pas encore trouvé la place pour publier, au 25 janvier, le communiqué de la F.S.I.

**

Signalons aussi que les négociations conduites par Jouhaux, toujours mandaté par la F.S.I., en compagnie de sir Walter Citrine et de Schevenels, en vue de la réunification de l'U.G.T. espagnole ont abouti. Sous l'inspiration directe de Jouhaux et sur sa proposition, la tendance stalinienne, dirigée par Gonzales Pena, qui s'était emparée de la Commission exécutive de l'U.G.T., malgré la minorité de travailleurs qu'elle représente, l'a emporté. La Commission exécutive, composée de 11 membres, demeure ; on y ajoute seulement quatre membres appartenant à la tendance de Largo Cabellero.

**

Si le « Peuple » ne trouve pas de place pour publier le communiqué de la F.S.I., il publiait, le 20 janvier, sous la signature d'Henry Raynaud, un mani-

feste de l'Union des Syndicats ouvriers de la région parisienne « demandant la réunion d'un Congrès du Front Populaire ».

Après avoir exposé la chute du cabinet Chautemps et stigmatisé « le rejet des communistes de la majorité parlementaire », Henry Raynaud écrivait :

« De deux choses l'une, ou la réglementation de l'embauchage et du débouchage et l'application de l'échelle mobile des salaires seront le fait de lois établies par le gouvernement et le Parlement, précédées ou non d'accords signés entre les deux parties essentiellement intéressées, la C.G.T. et la C.G.P.F. ; ou bien, en dehors du gouvernement déficient, les travailleurs seront appelés à chercher, par leurs propres moyens, par leur propre action, la possibilité de l'obtenir directement du patronat.

« De ce dilemme, aucun gouvernement ne pourra sortir ».

Délaissant la seconde solution, Henry Raynaud proposait la première et réclamait « la réalisation d'un Grand Congrès du F. P. dont les répercussions et les conséquences seraient considérables ». La ficelle est grosse. La seule conséquence de ce Congrès, dans lequel les masses ouvrières auraient la majorité, serait la revalorisation du P.C., son reclassement dans la « majorité parlementaire ». Quand les syndiqués comprendront-ils que, sous prétexte d'action revendicative, ils servent les intérêts de certains politiciens ? Quand signifieront-ils nettement à ces syndicalistes nouveau style qu'ils entendent désormais demeurer étrangers aux entourloupettes et aux crocs-en-jambes parlementaires ?

**

Un organe syndicaliste révolutionnaire bi-mensuel, le « Réveil syndicaliste », vient de se créer. Il s'opposera, dans la C.G.T., aux organes réformiste et stalinien : « Syndicats » et la « Vie Ouvrière ».

R. D.

La revue comporte principalement trois types d'études ou d'articles qui engagent la rédaction à des degrés différents.

1. Articles traitant de problèmes sur lesquels l'auteur est particulièrement compétent. Ces études seront, le plus souvent, sollicitées et serviront de point de départ à une étude générale, sans engager la revue ;

2. Articles, dus à des collaborateurs habituels, qui posent un problème déterminé, et expriment un point de vue personnel ;

3. Etudes signées par une équipe de camarades et qui sont le résultat d'un travail collectif.

Nous demandons aux lecteurs et abonnés qui s'intéressent à notre travail de nous aider en nous facilitant l'étude des questions de doctrine, de tactique ou de morale :

- a) par l'envoi d'un travail personnel ;
- b) en nous signalant des travaux déjà exécutés sur ces matières ;
- c) en nous donnant des notices bibliographiques s'y rapportant.

Voici quelques sujets d'étude que nous comptons examiner au cours des prochains mois, aux réunions d'équipes ou dans la revue :

1. L'Etat : le pouvoir ouvrier,
2. Le fascisme : sa signification,
3. La morale révolutionnaire.
4. L'expérience espagnole,
5. Les aspects de la question coloniale

SPAIN AND THE WORLD

*Bi-mensuel en anglais
consacré à la Révolution espagnole
et à la lutte contre le fascisme international*

□ □ □

- ★ **ABONDANTE DOCUMENTATION SUR LES COLLECTIVISATIONS AGRAIRES ET INDUSTRIELLES ;**
- ★ **REVUE DE LIVRES ;**
- ★ **CORRESPONDANCE DE TOUS PAYS.**

□ □ □

ABONNEMENT :

Pour un an : **25 francs.** — Six mois : **13 francs**
Le numéro : **1 franc**

REDACTION ET ADMINISTRATION

21 FRITH STREET
LONDON, W.1. Angleterre

□ □ □

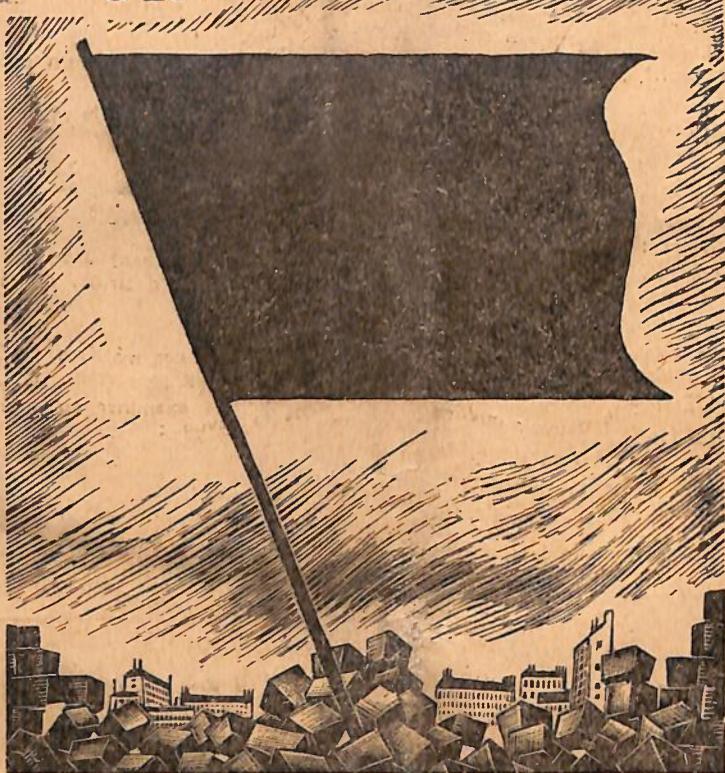
SPAIN AND THE WORLD

REVUE : 3, place de la Sorbonne, Paris

JANVIER 1938

Le n° spécial : 12 fr.

CRAPOUILLOT



l'anarchie

PAR VICTOR SERGE, ALEXANDRE CROIX ET JEAN BERNIER

RAPPEL DES DERNIERS NUMEROS SPECIAUX :

De Lénine à Staline....	12 fr.	Le Bourrage de crâne...	12 fr.
Vraie et fausse noblesse.	12 fr.	La Sexualité	12 fr.
Le Vatican	12 fr.	Les bonnes affaires....	12 fr.

Demandez, sans engagement, à :

« CRAPOUILLOT », 3, place de la Sorbonne - Paris
la Liste des Numéros spéciaux
et le Catalogue de Librairie



Le Gérant : L. FEUILLADE
IMPRESSIONS MODERNES, 37, boulev. de Strasbourg, Paris.